

étais entré. En refermant la porte derrière moi, j'entendis un sanglot et le bruit d'un corps qui retombait sur le lit.

Je m'enfermai chez moi pour lire ces lettres qui étaient au nombre de trois. Je les ouvris par ordre de date. Dans la première, Iginio Curti se demandait s'il avait ou non le bonheur d'avoir été remarqué par ma fille ; dans la troisième, il lui demandait à elle-même si elle consentirait à devenir sa femme. C'était seulement à cette dernière lettre que Serafina avait répondu : d'après le style du ténor, il était évident qu'elle n'avait répliqué aux deux premières que par ses regards et ses attitudes languissantes. Quand elle se promenait avec moi dans la galerie, ou que je buvais innocemment de la bière au café Gnocchi, ma fille trahissait ainsi la confiance de son père.

Il résultait de ces trois lettres qu'Iginio Curti n'était ni ténor ni baryton, mais qu'il chantait la basse, et tenait l'emploi de basse comique ou de bouffe, en d'autres termes. Il était de bonne famille — c'était lui qui l'assurait — son père était avocat, et l'amour de l'art l'avait seul poussé vers la carrière théâtrale. Sans être riche, il n'était pas dénué de ressources. Il mettait aux pieds de ma fille son présent et son avenir — cette avenir devait constituer un beau don ! — Il avait déjà chanté à Vigevano et à Lecco et il y avait *fait fureur* (malgré sa modestie, il était contraint de le confesser). Les traités ne lui manquaient pas. Il devait chanter *il Barbiere di Siviglia* et *I Falsi monetari*, à Tangarog, dans la saison du printemps. Il proposait à Serafina de l'épouser tout de suite et d'aller passer la lune de miel à Tangarog.

Iginio Curti était ce qu'on nomme vulgairement un beau garçon ; il ne manquait pas de hardiesse, il écrivait avec quelque esprit, et il faisait briller aux yeux de la fillette l'idée engageante d'un mariage immédiat, d'un long voyage de noces et d'une lune de miel à l'étranger.

Je saisis à l'instant ce qu'il y avait de bon dans cette lettre : le traité de Tangarog. J'enfermai dans un tiroir l'autographe d'Iginio Curti, et défendit à Serafina de recevoir des lettres en mon absence. Que font les jeunes filles quand elles ne veulent répondre ni oui ni non ? Elles pleurent. C'est ce que fit Serafina, et ses larmes me parurent celles du repentir.

Deux jours après, Iginio Curti m'écrivait pour me faire sa demande officielle. Il ne me cachait pas sa hâte de terminer cette affaire, à cause de son traité de Tangarog ; il entra dans les détails nécessaires de sa famille et sa parenté et me pria de prendre mes renseignements sans tarder. Il ne me demandait pas si ma fille avait une dot, se déclarant plein de confiance dans le